

SPORT, IDENTITÉ, HOMOSEXUALITÉS, HOMOPHOBIE

Philippe Liotard

En 1999, les éditions Quasimodo et fils publièrent *Sport et virilisme*¹. Dans la première partie de l'ouvrage, Frédéric Baillette décrivait l'idéologie viriliste et sexiste qui organise les représentations du corps dans le sport compétitif institué. Dans la seconde, je coordonnais un dossier consacré aux violences sexuelles, violences qui sont devenues, près de dix ans plus tard, une préoccupation du Ministère de la Santé, de la Jeunesse et des Sports².

Genèse d'une étude

À la suite de la lecture qu'il fit de *Sport et virilisme*, Louis-Georges Tin nous contacta pour participer à son *Dictionnaire de l'homophobie*³. Au moment du débat sur le PACS et face à la violence des propos homophobes formulés à l'aube de l'an 2000, il s'était montré soucieux d'établir un état des lieux dans les différents domaines de la société française. Il nous invita alors à produire une contribution sur l'homophobie dans le sport. Nous avions, certes, des éléments intuitifs permettant de situer le sport comme un haut lieu de l'homophobie. Mais nous ne pouvions répondre à sa demande pour trois raisons.

D'abord, le fait d'avoir travaillé sur les violences sexuelles ne nous permettait pas de fournir des éléments concernant une autre

1 – Frédéric Baillette et Philippe Liotard, *Sport et virilisme*, Montpellier, Éditions Quasimodo et Fils, 1999. Disponible sur www.revue-quasimodo.org

2 – Cette préoccupation se traduit par un plan d'action contre le harcèlement et les violences sexuelles dans le sport, présenté en février 2008 par Roselyne Bachelot, ministre de la santé. Ce plan d'action fait suite à la parution du livre d'Isabelle Demongeot, *Service volé*, Paris, Michel Lafon, 2007.

3 – Louis-Georges Tin, *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003.

catégorie de violences, en l'occurrence les violences homophobes. Ensuite, une recherche de travaux scientifiques français sur la question faisait apparaître une carence en ce domaine, alors qu'en langue anglaise, de nombreuses données étaient déjà disponibles, notamment sur l'homophobie dont étaient victimes les femmes⁴. Enfin, la notion même d'homophobie était à interroger, celle-ci étant plus spontanément utilisée dans un discours militant que dans le cadre de travaux de sociologie.

C'est donc une demande à laquelle nous ne pouvions initialement répondre qui est à l'origine de nos travaux sur l'homophobie, sur l'organisation du mouvement sportif homosexuel et sur les manifestations sportives issues des *Gay Games*. Cette demande a engendré une volonté de produire de la connaissance sur une réalité qui paraissait se donner dans son évidence si l'on y prêtait attention mais dont la communauté scientifique ne s'était pas encore saisie.

Au même moment, Yves Le Pogam avait fédéré (au sein de l'équipe de recherche « Corps et Culture » à Montpellier) plusieurs travaux autour du sport homosexuel ou, plus précisément, du sport structuré par les communautés homosexuelles (désigné ci-après par « sport LGBT »). Dans un article de synthèse paru en 2004⁵, l'équipe rendait compte à la fois des logiques de la structuration de ce mouvement sportif homosexuel, mais aussi de ce qui en fondait l'initiative. Une expérience commune, vécue négativement dans le milieu sportif ordinaire, était à l'origine d'une volonté de créer des espaces dans lesquels les homosexuels des deux sexes pourraient pratiquer sans crainte. La notion d'homophobie

4 – Elaine M. Blinde, Diane E. Taub, « Homophobia and women's sport : the disempowerment of athletes », *Sociological Focus*, n° 25, 1992 ; Elaine M. Blinde, Diane E. Taub, « Women athletes falsely accused deviants : Managing the lesbian stigma », *The Sociological Quarterly*, n° 33, 1992 ; Susan Cahn, « From the "muscle moll" to the "butch" player. Mannishness, lesbianism, and homophobia in U.S. women's sport », in *Lesbian subjects : A feminist studies reader*, Indiana University Press, 1996 ; Jayne Caudwell, « Women's football in the United Kingdom. Theorizing gender and unpacking the butch lesbian image », *Journal of Sport and Social Issues*, vol. 23, n° 4, 1999 ; Pat Griffin, *Strong Women, Deep Closets*, Human Kinetics, 1998 ; Pat Griffin « Changing the Game : Homophobia, Sexism, and Lesbians in sport », *Quest*, n° 44, 1992 ; Mike Messner, Donald Sabo (dir.), *Sport, Men and the Gender Order. Critical Feminist Perspectives*, Champaign, Illinois, Human Kinetics Books, 1990 ; Vikki Krane, « Lesbians in sport : toward acknowledgement, understanding, and theory », *Journal of Sport and Exercise Psychology*, n° 18, 1996.

5 – Cf. Yves Le Pogam, Philippe Liotard, Sylvain Ferez, Jean-Bernard Marie Moles, Guillemette Poulquien, « Homophobie et structuration des jeux sportifs homosexuels », *Corps et Culture*, 2004, n° 6-7 (« Métissages »), p. 57-98.

se donnait alors pour rendre compte d'un sentiment partagé, d'une idée-affect négative, d'une injustice collective perçue par de nombreux homosexuels, hommes et femmes, ayant fait l'expérience sportive, parfois à un très bon niveau.

Enjeux scientifiques

Les pages qui suivent rassemblent certaines des communications qui ont été prononcées en français lors du colloque « Sport, identité, homosexualités, homophobie », qui s'est tenu à l'Université Lyon 1, les 1^{er} et 2 décembre 2006. Il résulte donc d'une réflexion lancée il y a maintenant près de dix ans. Mais il est aussi la conséquence de rencontres entre des chercheurs en sciences sociales et les acteurs des réalités étudiées. Les enjeux ne sont pas les mêmes pour les premiers, qui décrivent un phénomène et tentent d'en fournir une interprétation, et pour les acteurs qui le vivent et le font vivre. Enjeux de connaissances d'un côté, enjeux politiques de l'autre... Néanmoins, c'est sur le terrain de la complémentarité de la connaissance que les débats se sont tenus, même si en arrière-plan les enjeux politiques impulsaient le questionnement. Mais jamais le prescriptif n'a pris le pas sur l'interprétation, ni le normatif sur l'interrogation.

Un des premiers enjeux scientifiques du colloque se situait dans la volonté de comprendre deux choses. D'une part, il s'agissait d'interroger ce qui a conduit à créer un mouvement sportif affinitaire organisant de grands événements internationaux (les *Gay Games* ou les *Eurogames*), comme la pratique ordinaire de milliers de sportives et de sportifs dans le monde. Par ailleurs, il s'agissait d'analyser l'expérience faite en milieu sportif ordinaire par des personnes dont l'orientation sexuelle ou les caractéristiques de genre échappent à l'ordre sexuel symbolique.

Par ailleurs, le colloque visait l'articulation de plusieurs notions : identité, homosexualité, homophobie... Or, rien ne va de soi dans cette articulation. D'abord, chacun de ces termes est porteur de complexité, complexité alourdie par des jugements de valeurs, des présupposés, des usages sociaux. Ensuite, l'articulation elle-même est problématique. Parler d'homosexualité, de sport et d'identité suppose par exemple de saisir les différentes strates d'une identité, de repérer comment certaines peuvent rester invisibles tout en étant profondes, alors que d'autres, superficielles, assignent les

êtres à ce qu'ils paraissent ⁶. Faire du sport dans ce contexte, est-ce s'identifier comme sportif homosexuel, ou comme homosexuel sportif ? Quelle est la part de l'identité revendiquée et de l'identité assignée, de l'identité conjoncturelle ou groupale et de l'identité singulière ? Bref, les questions ne manquent pas. Les réponses deviennent d'autant plus importantes qu'elles alimentent les projets de reconnaissance et les mouvements de lutte.

Les connaissances exposées alimentent ces perspectives politiques en leur fournissant des données indépendantes, garantissant une lucidité sur les tendances observées et permettant de prendre du recul par rapport aux implications émotionnelles. La rencontre entre chercheurs et acteurs a été rendue possible à l'Université de Lyon parce que les acteurs ont généré des questions chez les chercheurs, mais aussi parce qu'un projet militant est venu solliciter des chercheurs. D'une certaine manière, les textes qui suivent prolongent le débat entre l'idéologie et la production de connaissance, entre l'implication et la distance, entre l'observation et la participation.

Enjeux sociaux et croisement des regards

Un triple croisement des approches résulte de cette rencontre. D'abord, il a confronté les regards savants aux expériences vécues, sociologues et acteurs dialoguant à la tribune et lors de débats qui se sont illustrés par les qualités d'écoute et d'échange autant que par la pertinence d'analyses s'enrichissant réciproquement. Il ne s'agissait pas d'exposés magistraux réalisés par des sujets supposés savoir, mais plutôt d'un dialogue dans lequel le regard porté de l'extérieur nourrissait les réflexions menées de l'intérieur.

Ensuite, il a conduit à croiser les regards portés sur l'homophobie dans le sport par des personnes homosexuelles comme par des hétérosexuels. Les réflexions se sont ainsi alimentées à des points de vue relevant d'implications identitaires et émotionnelles différentes. L'expérience de la minorité a pu par exemple être effleurée par les « Hétéros » évoluant dans un environnement très majoritairement composé de Gays, de lesbiennes et de Transsexuels. Dans le même ordre d'idée, le croisement des

6 – Sur ces représentations stéréotypées du corps, voir *Quasimodo*, n° 6 (« Fictions de l'étranger »), printemps 2000, Montpellier.

regards selon les sexes a été fructueux, dans la mesure où les problématiques prennent des formes différentes selon que l'on est un homme ou que l'on est une femme évoluant dans le sport. Si l'expérience homophobe peut être vécue par tous (avec ses variantes spécifiques comme la lesbophobie, la transphobie...), elle varie selon les sports et selon les sexes des pratiquants. Dans tous les cas, la question de la posture du chercheur (homme ou femme, homosexuel ou hétérosexuel, sportif ou non) était interrogée et chaque jugement de valeur formulé de manière hasardeuse était repris par l'assemblée, permettant ainsi l'élucidation des présupposés orientant subrepticement le regard savant.

Enfin, la présence d'administrateurs de la Fédération des *Gay Games* a amené à confronter les points de vue selon les origines géographiques et nationales. En effet, la présence de sportifs homosexuels issus des pays de l'Est, où l'homophobie peut engendrer des violences physiques d'une grande gravité, a permis par exemple de rappeler combien les avancées en matière de respect des différences sont fragiles, mais aussi combien elles demeurent urgentes à produire dans de nombreuses zones de la planète. Ce croisement des points de vue a notamment rappelé aux personnes pour lesquelles le fait d'afficher son orientation sexuelle comme un élément constitutif de son identité est devenu une évidence – compte tenu du pays ou de la ville dans lesquels elles vivent – que cela demeure très compliqué (voire impossible ou très risqué) pour une multitude d'autres personnes.

Les pages qui suivent ne peuvent pas rendre compte de la richesse des échanges. Les articles retenus alimentent néanmoins le débat sur les questions d'identité, d'homophobie, d'homosexualité et de sport. Mis bout à bout, ils illustrent les croisements des regards et la complémentarité des points de vue. Leur lecture apporte des informations et suscite des questions, comme dans tout débat ouvert.

Enjeux et expériences des *Gay Games*

Les articles de Roberto Mantaci et de Manuel Picaud rendent compte de la capacité des acteurs à restituer une expérience et à la situer du point de vue des enjeux sociaux. Roberto Mantaci expose le point de vue officiel de l'institution dont il venait

de quitter la co-présidence au moment du colloque⁷. Il décrit le fonctionnement de la Fédération des *Gay Games* et rappelle les principes fondamentaux des *Gay Games*, que le texte de Tom Waddell (leur fondateur) resitue dans le contexte historique de leur émergence. Sa posture de co-président permet de considérer son propos comme l'exposé de la politique sportive de la Fédération. Ce qui importe pour l'observateur, c'est de voir ce qu'il met en avant. Or, ce qu'il souligne, c'est le caractère inclusif des *Gay Games* et l'importance accordée à la possibilité de participer, quelles que soient ses capacités sportives. L'insistance du co-président de la Fédération des *Gay Games* sur cet aspect illustre la manière dont elle revisite les finalités sportives historiques. Dans le même temps, il rappelle le rôle qu'ont joué les *Gay Games* dans l'émergence et la diffusion de structures sportives homosexuelles. De même, il fournit des pistes pour saisir comment – par l'intermédiaire de ces structures – les fédérations sportives ordinaires ont été amenées à faire évoluer leurs règlements, notamment en matière d'accueil de sportifs des deux sexes (par exemple pour la natation synchronisée ou la lutte). Roberto Mantaci souligne d'ailleurs les interactions entre le mouvement sportif ordinaire et les structures sportives issues des *Gay Games*, remettant en cause l'idée reçue selon laquelle ces Jeux seraient le résultat d'un repli communautaire.

Cet aspect est prolongé dans « Politique du ludique » où j'analyse les idées reçues sur le mouvement sportif homosexuel, rapportées aux principes fondateurs des *Gay Games*. J'y rappelle les conditions de possibilité de leur invention et leur filiation avec les Jeux olympiques de 1968, qui ont introduit la visibilité politique de minorités sociales discriminées en lutte, en exposant médiatiquement les revendications des athlètes américains membres des *Black Panthers*. L'étude du parcours de leur fondateur, Tom Waddell, souligne le projet politique auquel participent les premiers *Gay Games*, au sein d'une société (l'Amérique des années soixante au début des années 1980) où émergent et se constituent les luttes contre toutes les formes de discrimination.

La publication d'une traduction d'un texte de Tom Waddell écrit en 1982 (« Pourquoi des *Gay Games* ? ») se justifie d'ailleurs

7 – C'est en effet lors de l'Assemblée Générale annuelle qui s'est tenue dans la semaine précédent le colloque (du 25 au 30 novembre 2006 dans les locaux de la Faculté des Sports de l'Université Lyon 1) qu'il a achevé son mandat. A sa suite, c'est Sion O'Connor qui a été élu co-président et qui dirige aujourd'hui la Fédération des *Gay Games* avec Emy Ritt.

par la volonté de rappeler le contexte dans lequel les premiers « Jeux olympiques gays » ont vu le jour, autant que par le souci de rendre publics des propos dont les principes continuent à orienter les *Gay Games* actuels. Cette traduction illustre les deux articles précédents et rend compte de la nécessité ressentie alors : utiliser le sport à des fins militantes pour participer à un monde meilleur.

Manuel Picaud montre de son côté comment les *Gay Games* ont servi de point de départ au mouvement sportif gay et lesbien français. Il repère ainsi trois grandes tendances qui ont scandé les vingt premières années de la Fédération Sportive Gaie et Lesbienne (FSGL) en France. La genèse du Comité Gay-Paris-Île-de-France (CGPIF) – créé pour organiser la participation des sportifs français aux *Gay Games* – a été suivie d'un éclatement puis d'une refondation au sein de la FSGL. Manuel Picaud situe en outre les événements importants qui ont scandé l'institution dans le contexte historique du mouvement militant pour la cause homosexuel. Il saisit ainsi les variations des enjeux de cette lutte sur une période qui, pour être courte, n'en est pas moins traversée par des mouvements pluriels. Il articule ainsi les vingt ans de la FSGL à vingt ans de militantisme homosexuel et aux enjeux sociaux qui le traversent. Il montre comment ce qu'il nomme un « *mouvement de convivialité* » prend sa place aux côtés de mouvements militants pour la reconnaissance et l'égalité des droits des homosexuels et des trans, ou en faveur de la prévention du sida et de la non-discrimination des personnes séro-positives. Il indique comment, de fait, la FSGL et les activités qu'elle organise participe au mouvement social homosexuel à partir d'un fonctionnement original. À la volonté centralisatrice des fédérations sportives nationales, la FSGL préfère fonctionner comme pôle de ressources permettant la mutualisation des expériences et des compétences afin de mettre en œuvre les projets collectifs émergeant des initiatives locales.

Acteur impliqué, Manuel Picaud réalise un remarquable travail d'auto-analyse permettant d'identifier les difficultés du mouvement sportif LGBT mais aussi ce qui en fait la force. Il expose d'un côté la difficulté à s'y engager (comme dirigeant) pour « *faire tourner la machine* » de manière bénévole et de l'autre l'attractivité (pour les pratiquants) des structures sportives gaies et lesbiennes basées sur la convivialité, et la mixité, pour un coût souvent peu élevé. En exposant un débat récurrent au mouvement sportif

homosexuel, il soulève les tensions entre deux modèles de pratiques distincts par leurs finalités : d'une part celui qui s'organise autour de la recherche de performance et par ailleurs, un modèle qui promeut l'accueil de tous. Les enjeux formulés par Manuel Picaud sont ceux d'un acteur qui pose la question des choix politiques à réaliser en matière de structure, pour, finalement, établir la marche à suivre afin de conserver la spécificité du mouvement sportif LGBT, fondée sur la philosophie des *Gay Games*.

Les tensions identifiées par les acteurs ont été révélées par le travail de Sylvain Ferez⁸. Ici, il utilise la fête sportive comme analyseur du mouvement sportif homosexuel. À la fois fin et moyen, elle révèle l'engagement de chacun dans le mouvement sportif LGBT ainsi que son rapport au sport, à la performance, à la santé, à l'identité mais aussi au militantisme. Sylvain Ferez met en évidence l'importance affective des *Gay Games* dans cet engagement et souligne notamment l'impact de la première participation qui fonctionne comme une révélation. La cérémonie d'ouverture est vécue par les acteurs comme une véritable communion. La fête sportive assure ainsi une fonction fédératrice et le premier contact une fonction initiatique. La mise en évidence de la force des émotions ressenties, permet à Sylvain Ferez de montrer comment l'événement sportif – associé à la fête et à une visibilité des homosexuels perçue comme positive – assure la prise de conscience d'une appartenance communautaire.

Participer aux *Gay Games*, c'est donc aussi affirmer une identité et une visibilité, ou, plus précisément rendre visible un aspect de l'identité qui, en d'autres contextes, peut s'effacer. Cette affirmation identitaire passe bien sûr par la participation. Une fois dans la place, le vêtement en devient l'outil comme nous l'avons montré avec Sandrine Jamain. Il permet aux participants de combiner les apparences et leur offre la possibilité de jouer sur les différentes facettes de l'identité : l'appartenance de sexe, l'origine géographique, l'orientation sexuelle, le sport pratiqué... Contrairement aux Jeux olympiques qui organisent un ordre corporel strict, lors des *Gay Games* les cérémonies sont l'occasion de la bigarrure, de l'humour, de la dérision, du détournement des symboles nationaux... L'exubérance de la culture festive LGBT, les figures corporelles de l'homosexualité (Folles, Bears, Butchs...)

8 – Pour une lecture approfondie des débats, cf. Sylvain Ferez, *Le Corps homosexuel en-jeu. Sociologie du sport gay et lesbien*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy,

coexistent avec l'indifférenciation et la banalisation des tenues lors des défilés. Mais, quand il est question de jouer, le costume sportif s'impose pour sa fonctionnalité, attestant que les participants jouent le jeu.

Expériences en milieu sportif ordinaire

Après la première série de texte portant sur les *Gay Games*, vient une série d'articles qui interrogent les expériences en milieu sportif ordinaire du point de vue des représentations liées au genre, aux sexes et aux orientations sexuelles. Centrés principalement sur la pratique sportive des femmes, les textes d'Anaïs Bohuon et Catherine Louveau, Emilie Sablik et Christine Menesson, Barbara Ravel et Geneviève Rail ou Guillemette Pouliquen posent au fond tous la même question : « Les "vraies femmes" peuvent-elles faire du sport ? ».

Certes, la question est posée de manière variable et de manière bien plus fine. Mais au fond qu'il s'agisse de s'interroger sur la féminité ou sur l'orientation sexuelle des sportives, c'est bien à une mise en question de leur identité et de leur place que l'on assiste. La question de savoir si l'on a affaire à de « vraies » femmes se pose aussi bien au plan anatomique et physiologique, qu'à celui de l'apparence ou de la sexualité. Sexisme et homophobie se rejoignent, le plus souvent à l'insu des personnes interrogées, qu'il s'agisse de médecins, d'entraîneurs ou des sportives elles-mêmes.

En montrant, par exemple, comment les médecins sportifs (hommes ou femmes) se sont faits les dépositaires d'une figure féminine légitime, Anaïs Bohuon et Catherine Louveau utilisent les « tests de féminité » pour rendre compte d'une sorte de sexisme ordinaire qui va jusqu'à suspecter chaque femme sportive dans son identité de sexe. Alors que le monde sportif s'interroge sur le meilleur moyen de tester les sportives pour établir la certitude qu'elles sont bien des femmes, la question se pose de savoir pourquoi les tester. Les arguments qui recourent à l'éthique sportive ont bien du mal à se maintenir si ce n'est pour rendre compte de l'impossibilité du système sportif à concevoir des individus intersexués. L'angoisse de la triche, rapportée au fantasme de l'authenticité corporelle, continue à justifier, dans certains sports, cette chasse à la « fausse » femme.

Emilie Sablik et Christine Menesson répondent quant à elle à une autre question qui angoisse le monde sportif. Les sports collectifs pratiqués entre femmes produisent-ils des lesbiennes ? Dit autrement, l'homosociabilité est-elle un accès à l'homosexualité ? Elles interrogent alors l'entrée dans l'homosexualité des sportives à partir de leurs différents niveaux de socialisation (enfantine, sportive...) rapportés à leur rapport à la féminité et à la sexualité. Si les parcours et les constructions identitaires varient en fonction des dispositions de chacune, il n'en reste pas moins que l'article souligne la crainte de l'institution que l'homosociabilité des sportives engendre l'homosexualité. L'angoisse de la « *contamination* » homosexuelle engendre des stratégies de « *protection* » des plus jeunes autant qu'elle génère des catégorisations entre équipes « *lesbiennes* » et équipes « *bétéros* ». Le fait que le club sportif puisse être perçue par les sportives homosexuelles comme un lieu « *permisif* », ou tout au moins un contexte dans lequel il est plus facile d'affirmer ses orientations affectives, produit une réaction de contrôle par les institutions et par les joueuses elles-mêmes, ce que montre également Guillemette Pouliquen.

C'est la lutte pour la définition de la féminité qui s'exprime à travers ces articles. Après une lutte qui prétend se situer au plan scientifique pour assigner les anatomies à une catégorie (Bohuon et Louveau), elle se déplace au plan de la sexualité, une « vraie » femme ne pouvant pas être lesbienne et une lesbienne ne pouvant être « féminine » (Ravel et Rail, Pouliquen). Car il y a toujours une mise en cause de la féminité des sportives, dès lors qu'elles dérogent aux implications corporelles supposées développer des qualités féminines. Et cette mise en question produit de curieux glissements de l'apparence (elle n'est pas très féminine) à l'orientation sexuelle (elle doit être lesbienne).

Ce qu'il y a de commun à tous ces articles qui analysent l'expérience en milieu sportif ordinaire de lesbiennes, c'est la volonté d'échapper aux stéréotypes. Les figures de la « *Butch* » ou de la « *camionneuse* » sont au centre des discours des joueuses interrogées par Barbara Ravel, Emilie Sablik ou Guillemette Pouliquen. Affirmer son orientation sexuelle en milieu sportif paraît acceptable, ce qui ne l'est pas, c'est d'être qualifiée de « *Butch* », et d'être symboliquement disqualifiée en tant que femme.

Ce qu'il y a de commun également, c'est l'homophobie qui s'exprime par le rejet des lesbiennes ou de celles d'entre elles

qui s'écartent des critères supposément admis d'une apparence féminine. Des connotations négatives accompagnent alors les joueuses, voire les équipes, en inadéquation avec ces codes convenus de la féminité. Il en résulte l'attribution d'un label lesbien, d'un étiquetage, qui concerne toutes les joueuses, lesbiennes ou non, d'une équipe. Face à cela des stratégies sont mises en œuvre pour échapper à ce label, rapportées ici par Guillemette Pouliquen.

L'affirmation identitaire se fait d'abord en tant que sportive (y compris dans un sport de tradition masculine) puis en tant que femme (« quand même ») avant de se faire en tant que femme non hétérosexuelle. Les constructions identitaires se font donc à différents niveaux et l'intérêt de ces articles consiste à montrer comment s'articulent les constructions de genre et les constructions de la sexualité.

Si le lieu sportif peut s'avérer un lieu permissif, un lieu dans lequel les femmes non hétérosexuelles peuvent se sentir en sécurité, il n'en reste pas moins qu'il est aussi un lieu de contrôle de l'exubérance et de l'expression des sexualités non conformes. La fonction éducative de l'homophobie y joue à plein pour garantir l'ordre social, qui est aussi un ordre sexuel.

L'absence de travaux sur l'expérience en milieu sportif d'hommes homosexuels traduit deux choses : D'abord que les chercheuses se sont saisies d'un objet que les chercheurs rechignent encore à aborder ; ensuite que l'invisibilité des hommes homosexuels en milieu sportif ordinaire constitue un analyseur remarquable des impensés sociaux.

Philippe Liotard

